

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove**

**Richardson, Samuel**

**A Dresde, 1751**

Lettre CXVIII. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-1802**

## LETTRE CXVIII.

*Miss* CLARISSE HARLOVE,  
à *Miss* HOWE.

*Samedi au soir.*

**M.** *Lovelace* a vû divers appartemens à Windfor; mais il n'en a pas trouvé, dit-il, un seul qui me convienne, & qui réponde à ma description.

Il a suivi mes instructions à la Lettre. C'est un assez bon signe. Je suis d'autant plus contente de son exactitude, que c'étoit lui-même qui m'avoit proposé cette Ville, & qu'à son retour il paroît avoir changé d'idée. En chemin, m'a-t-il dit, il a fait réflexion que Windfor, quoique la proposition fût venue de lui, étoit un mauvais choix; parce que je cherche la retraite, & que ce lieu est extrêmement fréquenté.

Je lui ai répondu que si Madame Sorlings ne me regarde pas comme un embarras dans sa Maison, j'y passerois volontiers quelque tems de plus; à condition qu'il me quittât, pour se rendre à Londres ou chez Mylord M.....

Il commence à croire, m'a-t-il dit, qu'il ne me reste rien à craindre de la part de mon frere ; & dans cette idée, si son absence peut servir à me rendre plus tranquille, il est disposé à m'obéir, du-moins pour quelques jours. Il m'a renouvelé la proposition de reprendre Hannah. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein, & que j'y employerois votre secours. En effêt, je vous prie, ma chere, de faire chercher cette honête fille. Votre fidelle Robert saura sans doûte ce qu'elle est devenue.

M. *Lovelace* s'est apperçû de l'humeur sérieuse où il m'a trouvée ; & la rougeur de mes yeux a trahi mes larmes. Je venois de répondre à votre dernière Lettre. S'il ne s'étoit point approché de moi de la maniere la plus respectueuse, & s'il n'eut point ajouté, au récit qu'il m'a fait, la disposition qu'il a marquée dès le premier mot à s'éloigner de moi, j'étois préparée à lui faire un très-mauvais accueil. Vos réflexions m'avoient touchée si vivement, que lorsqu'il s'est présenté, je n'ai pû voir sans indignation le séducteur à qui je dois attribuer les maux que je souffre & tous ceux que j'ai soufferts.

Il m'a fait entendre qu'il avoit reçu une Lettre de Mylady *Lawrance*, & une autre,



si j'ai bien compris, d'une des *Miss Montaignu*. Si ces deux Dames y parlent de moi, il est étonnant qu'il ne m'en ait rien communiqué. Je crains, ma chere, que ses Parens ne soient du nombre de ceux qui croient ma démarche téméraire & inexcusable. Mon honneur ne demande-t-il pas que je les informe de la vérité? Peut-être me jugeront-ils indigne de leur alliance, si je leur laisse penser que ma fuite ait été volontaire. Ah ma chere! que nos propres réflexions nous causent de peine, à chaque occasion douteuse, lorsque la conscience nous reproche d'avoir manqué à notre devoir!

\* \* \*

*Dimanche matin.*

Quel surcroît d'inquiétude dois-je trouver dans mes réflexions, lorsque je considère la haine que M. *Lovelace* porte à tous mes proches! Il en traite quelques-uns d'*implacables*: mais j'apprehende qu'il ne soit aussi implacable lui-même que le plus emporté d'entr'eux.

Je n'ai pû m'empêcher de lui exprimer avec beaucoup d'ardeur mes vœux pour une réconciliation; & de presser son départ, comme une démarche nécessaire pour commencer le Traité. Il s'est donné de grands airs

airs à cette occasion, ne doutant pas, m'a-t-il dit, qu'il ne fut le premier de mes sacrifices. Ensuite il s'est expliqué sur mon Frere en termes fort libres, sans faire plus de grace à mon Pere-même.

Si peu de considération pour moi, ma chere ! Il est vrai, comme je lui ai reproché, que telle a toujours été sa politesse, & qu'il n'a jamais cessé de traiter ma famille avec mépris. Je ne l'ignorois pas : que je suis coupable d'avoir entretenu la moindre correspondance avec lui !

Mais apprenez, Monsieur, lui ai-je dit, que si votre naturel violent & votre mépris pour moi vous font ménager si peu mon Frere, je ne souffrirai pas que vous me parliez mal de mon Pere. C'est assez, sans doute, que ma désobéissance ait fait le malheur de sa vie, & qu'une fille qu'il aimoit si tendrement ait été capable de l'abandonner. L'entendre injurier par l'Auteur de ses peines, c'est ce que je ne supporterai jamais.

Il s'est jetté sur sa propre justification ; mais dans des termes, comme je lui en ai fait encore un reproche, qu'une fille ne devoit pas se permettre d'entendre, & qu'un homme qui prétendoit à cette fille devoit se permettre encore moins de prononcer. En-



fin, me voyant tout-à-fait indignée, il m'a demandé pardon, quoiqu'avec assez peu d'humilité. Mais, pour changer de sujet, il m'a parlé ouvertement des deux Lettres qu'il avoit reçues, l'une de *Mylady Lawrance*, l'autre de *Mifs Montaigu*; & sans attendre ma réponse, il m'en a lû quelques articles.

Pourquoi cet étrange homme ne me les montra-t-il pas hier au soir? Appréhendoit-il de me causer trop de plaisir?

*Mylady Lawrance* s'exprime, par rapport à moi, de la maniere la plus obligeante. „ Elle l'exhorte à tenir une conduite, qui „ puisse m'engager à recevoir bientôt sa „ main. Elle me fait ses complimens; avec „ une vive impatience, dit-elle, d'embrasser en qualité de Nièce, une personne si „ vantée; c'est sa flateuse expression. Elle „ se croira honorée de l'occasion de m'obliger. Elle espère que la cérémonie ne sera pas différée trop long-tems, parce que „ cette heureuse conclusion sera pour elle, „ pour Mylord M.... & pour *Mylady Sadleir*, un témoignage sûr du mérite & „ des bonnes dispositions de leur Neveu.

„ Elle assure qu'elle a toujours pris un vif „ intérêt aux peines que j'ai essuyées à son „ occasion; qu'il seroit le plus ingrat de „ tous

„ tous les hommes, s'il ne s'efforçoit pas de  
„ m'en dédommager ; qu'elle régarde com-  
„ me un devoir, pour toute leur famille, de  
„ suppléer à la mienne ; & que de sa part  
„ elle ne me laissera rien à désirer. Le traî-  
„ tement que j'ai reçu de tous mes proches  
„ seroit plus surprenant, lui fait-elle obser-  
„ ver, sur-tout avec tous les avantages qu'il  
„ possède du côté de la nature & de la for-  
„ tune, s'il ne falloit l'attribuer à ses pro-  
„ pres négligences ; mais, à présent qu'il  
„ est le Maître d'établir à jamais son cara-  
„ ctère, elle se flate qu'il convaincra les  
„ *Harloves*, qu'on avoit jugé plus mal de  
„ lui qu'il ne le mérite ; ce qu'elle demande  
„ au Ciel, pour son honneur & pour celui  
„ de leur Maison. Enfin, elle souhaite d'é-  
„ tre informée de notre mariage, immédia-  
„ tement après la cérémonie, pour être des  
„ premières & des plus ardentes à m'en fé-  
„ liciter.

Elle ne m'invite pas directement à me rendre chez elle avant la célébration ; quoique j'eusse pû m'y attendre, après ce qu'il m'avoit dit.

Il m'a fait lire ensuite une partie de la seconde Lettre, où *Miss Montaigu* le félicite  
„ d'avoir obtenu *la confiance d'une si admi-*  
„ *rable personne*. Tels sont ses termes. Ma  
con-

confiance, chere *Miss Howe* ! Personne au monde, comme vous le dites, n'en prendra une autre opinion, quand je publierois la vérité: vous voyez que *Miss Montaigu*, & toute sa famille sans doûte, jugent du-moins ma démarche fort extraordinaire. „ Elle „ souhaite aussi que la cérémonie soit bientôt „ célébrée; & c'est le vœu, dit-elle, de My- „ lord M..... de ses Tantes, de sa Sœur, „ & de tous ceux qui veulent du bien à leur „ famille. Après cet heureux jour, elle se „ propose de se rendre auprès de moi, pour „ grossir mon cortége. Mylord M... s'y „ rendra lui-même, s'il est un peu soulagé „ de sa goutte. Ensuite il nous abandonnera „ un de ses trois Châteaux, ou nous serons „ libres de nous établir, si nous n'avons pas „ d'autres vûes.

*Miss Montaigu* ne dit rien pour s'excuser de ne s'être pas trouvée sur ma route, ou à S. Albans, comme il me l'avoit fait espérer. Cependant elle parle d'une indisposition qui l'a tenue quelque tems renfermée. Il m'avoit dit aussi que Mylord M..... étoit attaqué de la goutte; ce qui se trouve confirmé par la Lettre de sa Cousine.

\* \* \*

Vous



Vous ne douterez pas, ma chere, que ces deux Lettres ne m'aient causé beaucoup de satisfaction. Il en a lû les marques sur mon visage, & j'ai remarqué à mon tour qu'il s'en applaudissoit. Cependant, je ne cesse pas d'être surprise qu'il ne m'ait pas fait cette confidence dès hier au soir.

Il m'a pressée de me rendre directement chez *My lady Lawrance*, sur le seul témoignage des sentimens de cette Dame, tel que je l'ai vû dans sa Lettre. Mais, quand je n'aurois aucune espérance de réconciliation avec mes amis, ce que mon devoir m'oblige du moins de tenter; comment suivre ce conseil, lui ai-je dit, lorsque je n'ai reçu d'elle aucune invitation particuliere?

Il se croit sûr que le silence de sa Tante vient du doute que son invitation fut acceptée; sans quoi, elle me la feroit avec le plus grand empressement du monde.

Ce doute-même, lui ai-je répondu, suffisoit pour me faire rejeter son conseil. Sa Tante, qui connoit si bien les Loix de la véritable décence, m'apprenoit, par ce doute, qu'il ne me convenoit point encore d'accepter son invitation. D'ailleurs, Monsieur, graces à vos arrangemens, ai-je un habit avec lequel je puisse me présenter?

Oh!

Oh! m'a-t-il dit, j'étois assez bien pour paroître à la Cour-même, si l'on exceptoit les pierreries; & j'y porterois la plus aimable figure (il devoit dire la plus extraordinaire.) L'élégance de mon habillement l'étonnoit. Il ne comprenoit pas par quel art je paroiffois avec autant d'avantage, que si j'avois changé d'habit tous les jours: & puis, ses Cousines *Montaigu* me fourniroient tout ce qui me manque; il alloit écrire à *Miss Charlotte*, si je lui en accordois la permission.

Me prenez-vous, lui ai-je dit, pour le Geai de la Fable? Voudriez-vous que j'empruntâsse des habits, pour rendre visite à ceux qui me les auroient prêtés? Assûrément, *M. Lovelace*, vous me croiez beaucoup de bassesse ou trop de confiance.

Aimois-je mieux me rendre à Londres, pour quelques jours seulement, & pour y acheter des habits?

Peut-être oui, si ce n'étoit pas à ses dépens. Je n'étois pas prête encore à porter sa livrée.

Vous concevez, ma chere, que mon ressentiment contre les artifices qui m'ont forcée à la fuite, ne lui paroîtroit pas sérieux, si je ne lui marquois pas, dans l'occasion, un chagrin réel de l'état auquel il m'a réduite.

duite. Entre des coupables, il est difficile d'éviter les récriminations.

Il souhaitoit de pouvoir pénétrer mes desirs. Cette connoissance serviroit à diriger toutes ses propositions. Il feroit ses délices d'exécuter mes volontés.

Le plus ardent de mes desirs étoit de le voir éloigné. Falloit-il le répéter sans cesse ?

Dans tout autre lieu que celui où j'étois, il juroit de m'obéir, si j'insistois sur ce point. Mais il lui sembloit que le meilleur parti, à l'exception d'un seul auquel il n'osoit toucher qu'en passant, étoit de faire valoir mes droits ; parce qu'étant libre alors de recevoir ou de refuser ses visites, & le réduisant au simple commerce des Lettres, je ferois connoître à tout le monde que je n'avois pensé qu'à me rendre justice à moi-même.

Vous répéterai-je continuellement, Monsieur, que je ne veux point de procès avec mon Pere ? Croiez-vous que ma triste situation puisse changer quelque chose à mes principes, du-moins lorsqu'j'aurai le pouvoir de les observer ? Comment pourrois-je m'établir dans ma Terre, sans employer les formalités de la Justice, & sans l'assistance de mes Curateurs ? L'un des deux a pris parti contre moi. L'autre est absent. Quand je serois disposée à prendre quelques mesures, il

il faudroit plus de tems que les circonstances ne m'en accordent : & ce qui m'est nécessaire à présent, c'est l'indépendance, c'est votre départ immédiat.

Il m'a protesté, avec serment, que par diverses raisons qu'il m'avoit représentées, il ne croioit pas qu'il y eût de sûreté pour moi à demeurer seule. Son espérance étoit de trouver quelque lieu que je pusse agréer. Mais il prenoit la liberté de me dire, qu'il se flattoit de n'avoir pas mérité, par sa conduite, cette ardeur que j'avois de le voir éloigné, d'autant plus qu'assûrement j'apportoais assez de soin à lui fermer ma porte : quoiqu'il pût me protester, avec la plus parfaite vérité, qu'il ne m'avoit jamais quittée sans se sentir meilleur, & sans une ferme résolution de se confirmer dans ce sentiment par mon exemple.

*Des soins à vous fermer ma porte ! ai-je répété. J'espère, Monsieur, que vous ne vous croiez pas en droit de vous plaindre, si je prétens qu'on me laisse un peu de tranquillité dans ma retraite. J'espère que toute novice que vous m'avez trouvée dans le point capital, vous ne me croiez pas assez foible pour aimer l'occasion d'entendre vos élégans discours, sur-tout lorsqu'il n'y a point de nouvel incident qui m'oblige de recevoir vos visites ;*

visites ; & que vous ne croiez pas non plus qu'il soit nécessaire de m'interrompre à tous momens, comme si j'avois besoin de vos protestations continuelles pour me fier à votre honneur.

Il a paru un peu déconcerté.

Vous n'ignorez pas, *M. Lovelace*, ai-je continué, pourquoi je désire si ardemment votre absence. C'est pour faire connoître au Public que je suis indépendante de vous, & dans l'espérance que cette opinion me fera trouver moins de difficulté à noier un Traité de réconciliation avec mes amis. J'ajouterai, pour satisfaire votre impatience, qu'ayant le bonheur d'être si-bien dans l'esprit de vos Proches, je consens volontiers à vous instruire, par mes Lettres, de chaque pas que je ferai, & de toutes les ouvertures que je puis recevoir ; sans aucune intention néanmoins de me lier, par cette complaisance, dans mes démarches & dans mes résolutions. Mes amis savent que le Testament de mon Grand-Pere m'autorise à disposer de ma Terre & de ma part des Effets, d'une manière qui peut leur être désagréable, quoique je n'en aie pas la disposition absolue. Cette considération pourra m'attirer quelques regards, lorsque leur première chaleur sera re-

T. III. P. II.

S

froidie,



froidie, & qu'ils ne doüteront point de mon indépendance.

Adorable raisonnement ! Il pouvoit me protester que l'assurance que je lui avois déjà donnée combloit tous ses désirs. C'étoit plus qu'il ne pouvoit demander. Quelle félicité d'avoir une femme dont la générosité & l'honneur faisoient le fondement de son repos ! Et si le Ciel, à son entrée dans le monde, lui en eût fait trouver une de ce caractère, il auroit toujourns eu de l'attachement pour la vertu. Mais il espéroit que le passé-même tourneroit à son avantage, parce que, dans cette supposition, ses Parens l'ayant toujourns pressé de se marier, il auroit manqué le bonheur qu'il avoit devant les yeux : & comme il n'avoit pas été aussi méchant que ses ennemis se plaisoient à le publier, il se flattoit que le mérite du repentir vaudroit celui de l'innocence.

Je lui ai dit que je comptois donc sur son consentement pour ce qu'il paroïssoit approuver, & que je me croiois sûre de son départ. Ensuite je lui ai demandé, d'un air ouvert, ce qu'il pensoit réellement de ma situation, & quel conseil il me donneroit dans le calme de son esprit. Il devoit juger, lui ai-je dit, que je n'étois pas peu embarrassée : Londres étoit un lieu tout-à-fait étranger pour moi.

moi. J'étois sans guide, sans protection. Lui-même, il devoit me permettre de lui dire qu'il lui manquoit bien des choses, si non pour la connoissance, du-moins pour la pratique de quantité de bienséances, qui me paroissent indispensables dans le caractère d'un homme de naissance & d'éducation.

Il se régarde, autant que j'ai pu l'entrevoir, comme un homme d'une politesse achevée; & son amour-propre est blessé qu'on en juge autrement. J'en suis bien fâché, Mademoiselle, m'a-t-il répondu d'un air froid. Un homme d'éducation, un homme poli, souffrez que je le dise, vous paroît plus rare qu'à toutes les femmes que j'ai connues jusqu'aujourd'hui.

C'est votre malheur comme le mien, M. *Lovelace*. Je suis persuadée qu'avec un peu de discernement, il n'y a point de femme qui vous connoissant comme je fais à présent (j'avois dessein de mortifier un orgueil qui mérite de l'être) ne juge comme moi que votre politesse n'est ni régulière ni constante. Elle n'a point l'air d'une habitude. Elle s'exerce par accès & par faillies, qui n'ont pas leur source dans vous-même. Vous avez besoin d'y être rappelé.

Ciel! Ciel! que je suis à plaindre! Il ne s'est défendu qu'avec cet air ironique de pitié pour lui-même, au travers du-quel j'ai vû facilement qu'il étoit à demi fâché.

J'ai continué: En vérité, Monsieur, vous n'êtes point un homme aussi accompli, qu'on devoit l'attendre de vos talens & des facilités que vous avez eues pour les cultiver. Vous n'êtes qu'un Novice (c'est un terme qu'il avoit employé dans une de nos conversations précédentes) sur mille choses loüables qui ont dû faire l'objet de votre étude & de votre ambition.

\* \* \*

Je n'aurois pas si-tôt cessé de lui parler avec cette franchise, parce qu'après m'en avoir donné l'occasion, il m'avoit paru traiter assez légèrement un point que j'ai toujours trouvé très grave; mais il m'a interrompu: Mademoiselle, épargnez-moi. Mon regret est extrême, d'avoir vécu inutilement jusqu'aujourd'hui. Mais convenez que vous ne vous feriez pas écartée d'un sujet plus agréable & plus conforme à notre situation, si vous n'aviez pris un plaisir trop cruel à mortifier un homme qui a paru jusqu'ici devant vous avec trop de défiance de son propre mérite, pour avoir osé vous ouvrir libre-



brement son ame. Aiez la bonté de revenir au sujét que vous avez quitté ; & dans un autre tems, j'embrasserai volontiers ma correction, de la seule bouche du monde de qui je puisse la recevoir avec joie.

Vous parlez souvent de réfo. nation, M. *Lovelace*, & c'est une confession de vos erreurs : mais je vois que vous recevez fort mal des reproches auxquels vous craignez peut-être assez peu de donner occasion. Je suis bien éloignée de prendre plaisir à relever vos défauts. Dans la situation où je suis, il seroit à souhaiter pour vous & pour moi que je n'eusse à faire que votre éloge. Mais puis-je fermer les yeux sur ce qui les blesse, lorsque je souhaite qu'on me croie sérieusement attachée à mes propres devoirs ?

J'admire votre délicatesse, Mademoiselle, a-t-il encore interrompu. Quoique j'en aie quelque chose à souffrir, je ne désire pas que vous en eussiez moins. Elle vient du sentiment de vos propres perfections, qui vous élèvent au-dessus de mon sexe, & même au-dessus du vôtre. Elle vous est naturelle. Elle ne doit pas vous paroître extraordinaire. Mais la terre n'offre rien qui en approche, m'a dit le flatteur. Dans quelle compagnie a-t-il vécu ?

S 3

Ensuite,



Ensuite, reprenant notre premier sujet; vous m'avez fait la grace de me demander mon conseil: je ne désire que de vous rendre tranquille; de vous voir fixée à votre gré; votre fidelle *Hannah* près de vous; votre réconciliation heureusement commencée. Mais je prens la liberté de vous proposer différentes ouvertures, dans l'espérance qu'il s'en trouvera une de votre goût.

J'irai chez Madame *Howe*, ou chez tout autre qu'il vous plaira de nommer, & je m'efforcerai de les engager à vous recevoir chez eux.

Auriez-vous plus de penchant à vous rendre à Florence, auprès de M. *Morden*, votre Cousin & votre Curateur? Je vous offre des commodités pour ce voiage; soit par mer jusqu'à Livourne, soit par terre en traversant la France. Peut-être engagerai-je quelque Dame de ma Famille à vous accompagner. *Miss Charlotte* ou *Miss Patty* sailliront volontiers l'occasion de voir la France & l'Italie. Pour moi, je ne vous servirai que d'escorte; déguisé, si vous le souhaitez; couvert de votre Livrée, afin que votre délicatesse ne soit pas blessée de me voir à votre suite.

Je lui ai dit que ces projets demandoient un peu de réflexion: mais qu'ayant écrit à ma

Sœur

Sœur & à ma Tante *Hervey*, leur réponse, si j'en recevois quelqu'une, pourroit servir à me déterminer; qu'en attendant, s'il vouloit se retirer, j'examinerois particulièrement la proposition qui régardoit M. *Morden*; & que si je la goûtois assez pour la communiquer à *Miss Howe*, il seroit informé de mes résolutions dans l'espace d'une heure.

Il est parti respectueusement. Etant revenu une heure après, je lui ai dit qu'il me paroïssoit inutile de vous consulter; que le retour de M. *Morden* ne pouvoit être éloigné; que dans la supposition-même de mon départ pour l'Italie, je ne souffrirois point qu'il m'accompagnât sous aucune forme; qu'il y avoit peu d'apparence que l'une ou l'autre de ses deux Cousines fût disposée à m'honorer de sa compagnie; & que d'ailleurs ce seroit la même chose, aux yeux du monde, que s'il m'accompagnoit lui-même.

Cette réponse a produit une autre conversation, qui fera le sujet de ma première Lettre.

